

Lettre de Jeanne Bouchet. Beauvais le 3 juin 1918. ADO, 52 J 7/ 4.

Chers Parents<sup>1</sup>,

J'ai reçu hier la lettre de Maman et je la remercie beaucoup de me demander des nouvelles. Par André, je sais qu'il ne vous est rien arrivé encore et je vous assure que je pense beaucoup à vous tous depuis quelques semaines ; de tout cœur, je souhaite que tous soient épargnés jusqu'au bout.

J'ai surtout bien pensé à Maman et à Germaine quand j'ai su que la gare était le but principal des bombes et je les trouve bien courageuses si elles font encore leur service à la gare. Mais ce service est-il encore possible ? Et Papa et André sur les routes risquent bien aussi.

Ici, la vie – moins terrible qu'à Creil – n'est pas gaie non plus. Nous avons eu quatre bombardements avec dégâts et victimes<sup>2</sup>. L'avant-dernier qui a atteint la rue de la Madeleine et la rue de Gesvres a fait de nombreuses victimes. Le deuxième était pour notre quartier<sup>3</sup>. Nous étions dans la buanderie avec nos Normaliennes (car nous n'avons ni caves, ni abris) et le lendemain elles ont toutes demandé à retourner dans leurs familles ; d'ailleurs, toute la matinée, les parents venaient chercher leurs filles. Une bombe a écrasé une maison en face de chez Mme Pallaud<sup>4</sup>. Cette pauvre Mme Pallaud était heureusement dans sa cave avec ses quatre petits et sa belle-mère. Leurs lits ont été couverts de plâtras, le toit du grenier a été troué, le mur séparant le cabinet de toilette de la chambre à coucher des enfants est tombé, et il y avait des morceaux de chairs humaines collés sur le mur de la maison ; naturellement, il n'y avait plus ni carreaux, ni persiennes entières chez Mme Pallaud. Tous les professeurs ont quitté l'Ecole Normale puisqu'elles n'ont plus d'élèves. Seules Madame la Directrice, Melle l'économe, Melle Putefin<sup>5</sup> et moi avons l'ordre de rester à notre poste jusqu'à l'évacuation, si elle se produit. Nous n'avons plus une seule élève non plus à l'école annexe, mais nous restons ; d'ailleurs, nous en prenons facilement notre parti : contentes de rester auprès de notre pauvre directrice si lasse, mais bien courageuse ; nous sommes un peu ses filles et c'est l'heure de lui prouver notre reconnaissance et notre affection. Cette nuit nous avons eu deux bombes à 200 m de nos maisons et une en bas de la côte. Nous avons de quoi les attirer par ici : nous sommes hors de la ville après l'action et c'est près de nous que l'on dépose ce qui pourrait exposer la ville. Les hôpitaux sont arrosés aussi, mais j'espère qu'il n'y a pas de victimes bien que la rumeur publique dise qu'il y a deux tués cette nuit dans un hôpital.

Nous allons tous les soirs coucher à 9 km d'ici à Saint-Germain-la-Poterie<sup>6</sup>, et nous revenons le matin, tout cela à pied. Notre pauvre Melle Brocard<sup>7</sup> fait cette course depuis cinq jours avec nous. Nous lui offrons le bras et nous la faisons monter sur les charrettes qui veulent bien lui épargner deux ou trois kilomètres. Quand on tire la jambe, on essaie de sortir un couplet entraînant pour monter les côtes et on arrive vers 10 h du soir coucher dans un grenier sur un vieux matelas. Cette nuit, comme les autres, nous avons entendu le bombardement de Beauvais et, quand nous avons su que les bombes étaient venues sur notre côte de Thilé<sup>8</sup>, nous avons pressé le pas pour voir si nos maisons étaient encore debout.

Nous ne pouvons pas avoir de voiture, même de temps en temps ; tous les Beauvaisiens quittent la ville le soir. Voilà, chers Parents, quelques détails sur notre vie. Elle doit ressembler à la vôtre et être sans doute moins grave (?), d'après ce qu'on entend dire ici de Creil. Je vous écrirai assez souvent si vous le voulez ; en tout cas, soyez sûrs que je ne manquerai jamais de courage, que je tâcherai de tenir bon jusqu'au bout, fidèle au poste et sans abandonner notre pauvre Melle Brocard et Melle Putefin qui ont toujours été si bonnes pour moi.

Je pense souvent à notre cher Jean. Je suis heureuse qu'il ignore tout cela. Je lui envoie des paquets de 1 kilo par la poste et je le félicite d'être « garçon de ferme là-bas », malgré sa peur des chevaux. Nous aurons peut-être plus sûrement le bonheur de le revoir avec cette situation là que s'il était ici.

Je pense à tous nos Frérots et je suis toujours heureuse d'avoir de leurs nouvelles ; embrassez-les pour moi quand vous les verrez.

Ma sœur reste calme comme toujours avec sa petite famille et pourtant leur quartier est très arrosé le jour.

Bon courage. Bonne chance, bonne santé. Envoyez-moi des nouvelles et recevez mes meilleurs baisers.

Jeanne

Je vous envoie cette lettre par Melle Mathieu, cela me permet de vous donner des détails. On croit qu'il y a beaucoup de victimes le jour du bombardement de la rue de la Madeleine ; d'ailleurs, c'est un vieux quartier et les maisons tombent comme des dominos.

---

<sup>1</sup> Jeanne, épouse de Jean Bouchet, écrit à ses beaux-parents. Jean est prisonnier en Allemagne depuis avril 1915, en avril 1918 il est employé pour des travaux agricoles, il sera libéré à Noël 1918. Jeanne Bouchet née Simon est enseignante à l'école normale d'institutrices à Beauvais.

<sup>2</sup> Entre le 21 mai et le 11 juin la ville de Beauvais est attaquée de nuit à sept reprises par l'aviation allemande.

<sup>3</sup> L'école normale d'institutrices est située rue Bossuet à Beauvais.

<sup>4</sup> Aimée Pallaud et son époux, Louis, tous deux enseignants à l'école normale, sont domiciliés rue Bossuet.

<sup>5</sup> Léa Gabrielle Putefin, institutrice, domiciliée rue Bossuet.

<sup>6</sup> Saint-Germain-la-Poterie, Oise.

<sup>7</sup> Directrice de l'école normale d'institutrices.

<sup>8</sup> Vraisemblable référence à une zone située au nord de Beauvais, en direction de la commune de Tillé.